



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'ÉRITA (Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon)
<http://louisaragon-elsatriolet.org/>

Mise en page effectuée par : Hervé Bismuth

Date : 15 novembre 2011

Pour citer ce document :

Hervé Bismuth, Corinne Grenouillet, Luc Vigier, *Huit études sur Les Voyageurs de l'impériale*, « Lectures d'une œuvre », Éditions du Temps, 2001.

Adresse URL : <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article401>

Huit études sur

Les Voyageurs de l'impériale

**Aperçu biographique (Luc Vigier)
P. 5-9**

Biographie d'Aragon (1897-1982)

Pour expliquer ce qu'il était, sans doute faudrait-il dire tout d'abord qu'Aragon n'a pas grandi au milieu d'une image particulièrement claire de la « famille ». La vie des « siens », sur deux générations, se voit marquée par les ruptures de ban et les abandons. Le grand-père maternel, Ferdinand Toucas, né en 1847, quitte en 1889 sa femme (Claire Massillon) et ses quatre enfants (dont Marguerite, la mère d'Aragon) pour Alger puis pour la Turquie où il s'établit en dirigeant des cercles de jeux. Du côté du « père », un problème finalement similaire se pose : Aragon est le fils naturel et secret de Louis Andrieux (né en 1840 et homme politique célèbre sous la Troisième République) et de Marguerite Toucas-Massillon. Non reconnu par son père, qui semble lui avoir donné un nom de hasard associé à un prénom permettant la superposition des initiales du père et du fils (L.A.), Aragon doit vivre son enfance dans un monde de fiction destiné à sauver les apparences d'une mère sans époux : le mensonge, le jeu et le truquage font partie de son quotidien. Dans le langage affectif, les liens naturels se trouvent eux-mêmes modifiés : sa mère se fait en effet passer pour sa sœur et sa grand-mère pour sa mère adoptive tandis que ses tantes deviennent ses sœurs et que son père devient un vague parrain ou « tuteur » qui demandera à sa mère de lui apprendre la vérité de sa naissance avant son départ pour le front. Le jeune Louis Aragon doit donc vivre dans un univers où ses sensations d'enfant qui le relie à celle qu'il sent bien être sa mère, sont en complet décalage avec l'image sociale qu'il doit en donner. De même, la figure du père, dont on a montré¹ qu'elle traversait l'œuvre toute entière en des points stratégiques, demeure jusqu'à la mort de celui-ci en 1932 une énigme douloureuse. Son absence, et son « départ » de fait, pourrait bien fournir un

¹ On lira sur ce sujet l'étude de Roselyne Collinet-Waller, *Aragon et le père, romans*, Presses universitaires de Strasbourg, 2001, 304 p.

double-fond au « pilotis », donné en 1965, du grand-père Ferdinand Toucas, dans la préface aux *Voyageurs de l'impériale*.

Cet étrange « roman familial » n'empêche pas l'édification autour de lui d'un univers affectif très dense. Il semble même favoriser l'émergence d'un esprit inventif. Enfant précoce, Aragon, compose en effet dès l'âge de six ans de petits romans inspirés de Zola qu'il dicte à ses « sœurs » et dont il a publié plus tard l'un des volumes dans *Le Libertinage* (1924). Sa petite enfance, de deux à six ans, a pour décor principal les murs de la pension de famille achetée par sa mère en 1899, avenue Carnot à Paris. Aragon semble avoir injecté de nombreux souvenirs d'enfance dans la pension *Étoile-Famille* des *Voyageurs de l'impériale* gérée par Pascal et Yvonne, transposition à deux faces du rôle tenu par sa mère : « Il [Pascal] s'affola. Et il céda pour la pension. Ainsi s'ouvrit *Étoile-Famille*, repeint à neuf dans la perspective de l'Arc de Triomphe. » (611). L'essentiel de ces souvenirs sont ici consacrés aux mouvements internes liés à l'organisation de l'hébergement des pensionnaires et aux origines exotiques (notamment russes) de ces derniers. « J'aimais déjà les étrangères / Quand j'étais un petit enfant » dira Aragon dans son autobiographie poétique, *Le Roman inachevé* (1956). Dans *Les Voyageurs*, le thème est déjà présent : « Il y avait de jolies étrangères à *Étoile-Famille* » (613). La pension demeure dans la mémoire d'Aragon un formidable lieu de croisements, un carrefour de rêves et de présences. Après une brillante scolarité pendant laquelle il dévore tous les livres qu'il trouve, à commencer par Dickens, Tolstoï et Gorki, il assiste, vers ses dix-sept ans, à l'éclatement de la première guerre mondiale. Il échappe, de 1914 à 1916, à plusieurs vagues de départ pour le front et commence des études de médecine en 1915 tout en fréquentant assidûment la librairie d'Adrienne Monnier grâce à laquelle il découvre Lautréamont, Apollinaire, Mallarmé, Rimbaud. Cela ne l'empêche pas de lire Barbusse, dont *Le Feu* (1916) fait sur lui une très forte impression. Conformément aux vœux de sa mère, Aragon s'engage plutôt de mauvais gré dans des études de médecine, dont son œuvre

porte assez régulièrement la trace : la description de l'agonie de Pierre Mercadier, par exemple, doit sans doute beaucoup à cette formation et pourrait bien se rattacher, par effet de contact, aux gisants déplorables soignés, en tant que médecin auxiliaire, pendant la Première guerre mondiale. Tout juste sorti de sa première année de médecine, il est incorporé en 1917 et se trouve affecté au Val-de-Grâce où il rencontrera par hasard André Breton. L'échange intellectuel, l'admiration réciproque, l'amitié semblent avoir été immédiats. En attendant, il faut se battre. Aragon ne connaîtra les combats violents que tardivement, en juin 1918, au cours desquels son courage et son dévouement seront récompensés de la croix de guerre. Trois fois enseveli sous les bombes, Aragon survit cependant au conflit et se consacre avec une énergie décuplée à l'écriture, sous toutes ses formes : poétique avec *Feu de Joie* (1920), romanesque avec *Anicet ou le Panorama, roman* (1921). Il participe également à la création d'un mouvement artistique d'avant-garde, le dadaïsme, puis, à partir de 1924, à la naissance du Surréalisme qu'il sera le premier à théoriser avec *Une vague de rêves* (1924). Dès lors, sa dimension d'écrivain et de poète ne va cesser de s'accroître, notamment avec *Le Paysan de Paris* (1926) qui est un des sommets de la prose surréaliste de l'époque. L'acuité de son regard sur les arts visuels se développe de manière exponentielle (peinture, sculpture et film) tandis qu'il gagne sa vie plus ou moins régulièrement, en travaillant notamment pour le mécène Jacques Doucet. Parallèlement, Aragon poursuit une relation confuse et tumultueuse avec Nancy Cunard, jeune femme belle et fantasque, issue de la célèbre famille de transport maritime, dont les infidélités manqueront de le détruire. Lors d'un séjour du couple à Venise, accablé en outre par des problèmes financiers, il tente de mettre fin à ses jours, en vain. C'est aussi en compagnie de Nancy, à Madrid cette fois, qu'il avait, en 1927, brûlé un roman en projet, *La Défense de l'infini*, dont on a retrouvé en définitive de très nombreux fragments. En 1928 paraît *Le Traité du style*, violent pamphlet dirigé contre l'ensemble des critiques de son œuvre (et des critiques en général).

Inscrit au Parti Communiste dès 1927, comme beaucoup de surréalistes (Breton, Eluard), Aragon se sépare peu à peu de ses amis qui refusent de se soumettre à la volonté d'un quelconque groupe et s'engage corps et âme dans la lutte politique. Aragon répétera souvent par la suite que le Parti Communiste était à l'époque le seul parti politique à s'ériger contre l'impérialisme colonial et à s'engager en faveur de la paix. Il se lie progressivement en 1928 à une jeune femme russe, Elsa Triolet, dont il ne se séparera plus. Il devient alors simple journaliste à *L'Humanité* et entame une nouvelle carrière de romancier avec *Les Cloches de Bâle* (1934) qui raconte l'évolution de plusieurs personnages des classes bourgeoises (et notamment des femmes) vers le communisme dans les années d'avant la première guerre mondiale. Sur le modèle de Balzac et de Zola, Aragon entame alors un grand cycle romanesque qu'il nomme *Le Monde réel* par lequel il tente de reconstruire l'univers social disparu du début du siècle et qui contiendra, une fois interrompu, *Les Beaux quartiers* (1936), *Les Voyageurs de l'impériale* (1940-1947), et *Aurélien* (1944). Le gigantesque roman *Les Communistes* (1949-1951), demeuré inachevé, se consacrera lui au récit minutieux de la guerre, de septembre 1939 à juin 1940, roman qu'il réécrira entièrement en 1966-67. Les années trente, qui va voir s'agrandir dramatiquement la distance prise avec Breton, sont l'occasion de premiers voyages vers l'URSS où Aragon rencontre, à la faveur des grandes réunions politiques et esthétiques de l'époque et avec l'aide d'Elsa, les personnalités littéraires et communistes du monde soviétiques. Le congrès de Kharkhov (1930) semble avoir été déterminant pour la réflexion sur le réalisme romanesque, tel que les communistes pensent le renouveler dans ces années-là, où l'orientation des productions intellectuelles devient, en France aussi, un sujet obsessionnel de débat chez les écrivains « de gauche ». De ces quelques séjours plus ou moins prolongés à Moscou, au cours desquels Aragon se lie d'amitié avec la famille d'Elsa, où il côtoie André Malraux, Louis Guilloux et conseille André Gide, Aragon rapporte de nouveaux éléments de réflexion théoriques sur

le roman, qui lui viennent aussi, notamment après *Les Cloches de Bâle*, d'un cheminement romanesque très ancien. La période 1930-1936 apparaît très riche en conférences et articles synthétiques qui témoignent de l'importance d'une relégation du surréalisme aux domaines légers du rêve et de la féerie (autocritique nécessaire à l'époque et de toute façon voulue par Aragon) et, de l'autre côté des choses, du désir de favoriser, en France, l'émergence d'une littérature du réel susceptible de lire (par la nature même du roman et non par un contenu qui lui serait imposé) dans le monde contemporain les signes révélateurs d'un changement dans la bonne direction. De ces voyages soviétiques, on voit qu' Aragon ne tire pas la même conclusion que Gide et que son « retour d'U.R.S.S » se résout en un foisonnement à la fois romanesque, théorique et journalistique : en 1937, il devient, auprès de Jean-Richard Bloch le co-directeur du quotidien communiste *Ce soir*, pour lequel il déploiera une énergie prodigieuse.

À peine plus de « vingt ans après » la première, la seconde guerre mondiale éclate au moment-même où Aragon met la dernière main aux *Voyageurs*. Dans un des derniers éditoriaux pour *Ce soir*, qui sera interdit, il tente de défendre la validité, pour la paix mondiale, du pacte germano-soviétique tout en soulignant que l'ennemi à abattre reste bien Hitler et l'hitlérisme. Le pays s'enfonce alors dans la « drôle de guerre ». Aragon, à nouveau incorporé (et surveillé), assiste en témoin direct à l'écroulement rapide et inexorable des forces armées françaises dans le Nord-Est de la France et à surtout à la capitulation de fait en juin 40, après l'écrasement de Dunkerque. Il passe en Angleterre puis revient en France où il est démobilisé. Les années qui suivent, qui sont des années de travail intense, feront réapparaître une autre facette de l'écrivain, celle du poète, un peu oubliée depuis les années 20, et dont la production, à partir du *Crève-cœur* (1939) marquera toute la période de la Résistance française avec, notamment, *Les Yeux d'Elsa* (1942), *Brocéliande* (1942), *Le Musée Grévin* (1943) et *La Diane Française* (1944). Ses activités de coordinateur de la

résistance intellectuelle en zone sud lui permettront de faire connaître certaines exécutions d'otages par les Allemands, notamment celle des vingt-sept de Châteaubriant, rendue publique grâce à son texte *Les Martyrs* (février 1942). Après la Libération, Aragon, célébré et incontestablement puissant, poursuit son engagement politique et soutient sans ambiguïté (et sans doute en connaissance de cause) les dérives staliniennes du communisme. Il assiste, impuissant, à l'éviction progressive des communistes du pouvoir. Après la mort de Staline (mars 1953), Aragon fait imprudemment paraître en première page des *Lettres françaises*, qu'il dirige alors, un portrait original du Petit père des peuples dessiné par Picasso. Il prend de plein fouet, à l'occasion des protestations violentes et des accusations de trahison dont il fait l'objet, la raideur du rapport des dirigeants communistes à l'art. Le rapport Krouchtchev (1956) qui dénonce les atrocités commises sous le régime précédent, a lui aussi un effet dévastateur : Aragon traverse une véritable crise qui le mènera au bord du suicide et dont il ne sort qu'en se livrant entièrement à son activité de directeur des *Lettres françaises*, dont la qualité et la richesse n'ont guère trouvé d'équivalents depuis. Deux grandes œuvres naîtront cependant de cette crise, dépassant les tentatives poétiques du recueil *Les Yeux et la mémoire* (1954) et les recherches dans le domaine de la littérature russe (*Littératures soviétiques*, 1955). *Le Roman inachevé* (1956), autobiographie poétique immédiatement saluée comme un chef-d'œuvre par toute la critique d'une part et *La Semaine Sainte* (1958) gigantesque reconstitution mi-historique mi-romanesque d'un des derniers épisodes de la carrière napoléonienne d'autre part. À partir de ce double succès, la production poétique et romanesque d'Aragon ne va cesser de s'amplifier, en marge des modes du Nouveau Roman: avec *Les Poètes* (1960), *Le Fou d'Elsa* (1963), *La Mise à mort* (1965), *Blanche ou l'oubli* (1967), *Les Communistes* (seconde version), *Henri Matisse, roman* (1971), prodigieux roman où écriture et peinture se croisent et se rejoignent et enfin *Théâtre/roman* (1974). Cette prodigieuse production s'accompagne d'un travail impressionnant de

présentation et de réédition, pour les *Œuvres romanesques croisées*, composées et soigneusement illustrées de 1964 à 1974. Aragon commencera à faire de même pour ses œuvres poétiques, à partir de 1974 et rassemblera dans *L'Œuvre poétique* des préfaces magnifiques remplies d'informations sur les conditions d'écriture et sur le contexte historique et politique. Après la mort d'Elsa Triolet (juin 1970), il poursuit comme il le peut ses activités politiques auprès de l'union de la gauche (il sera décoré par F. Mitterrand) et survit à la disparition d'Elsa en changeant radicalement de style de vie et en affichant ses relations homosexuelles, dans une mise en scène raffinée de lui-même marquée par les masques blancs portés pour ses dernières apparitions télévisées. Le recueil de poèmes *Les Adieux* (1980) viendra annoncer la fin prochaine du souffle.